

Cyril Courrier

La plèbe de Rome et sa culture (fin du 11^e siècle av. J.-C.-fin du 1^{er} siècle ap. J.-C.)
Rome, École française de Rome, 2014,
x-1031 p.

Depuis que Zvi Yavetz a démontré en 1969 quelles étaient les limites d'une représentation caricaturale de la plèbe dans les sources littéraires¹, l'intérêt pour les faits politiques et militaires événementiels s'est estompé au profit d'aspects touchant l'économie et le social. L'ouvrage de Cyril Courrier s'ancre d'emblée dans le débat qui tente de clarifier la complexité de la hiérarchisation de la plèbe. L'auteur tient en particulier à vérifier si la notion de « culture » est applicable à une plèbe qui se caractérise surtout par son hétérogénéité. Il part de la prémisse selon laquelle l'infériorité de la plèbe par rapport à l'élite n'implique pas nécessairement une absence complète d'autonomie ou de résistance. Son objectif consiste à « retrouver l'imaginaire social des plébéiens » (p. 5), en d'autres termes à vérifier comment des schèmes de représentation contribuent à l'apparition d'identités collectives qui se traduisent à leur tour en pratiques sociales. Il s'agit pour lui de démontrer que la plèbe de Rome ne s'assimile pas à un *Lumpenproletariat*, sorte d'antimonde déraciné, affamé, malade et entièrement opprimé, qui serait privé d'identité, de culture ou d'opinion publique. Son argumentation s'articule en trois étapes.

C. Courrier dément catégoriquement dans la première partie de son ouvrage le *urban graveyard effect*, qui verrait en Rome une « ville-mouroir » (p. 24). Une partie non négligeable de la plèbe avait parfaitement accès à l'eau potable de qualité, pouvait varier les régimes alimentaires et ne vivait en aucune façon dans

une situation de précarité hygiénique. Le niveau de vie des plébéiens excédait « de très loin la simple économie de subsistance » (p. 120). Leur environnement immédiat, leur « horizon culturel » (p. 127), se greffait sur les quartiers, qui les attachaient à l'*Urbs* où leur vie se déroulait dans les limites étroites des déplacements quotidiens et du logement. Les divers métiers qu'ils pratiquaient (où dominent professionnalisme et savoir-faire) contribuent essentiellement à circonscrire l'identité plébéienne. La plèbe romaine urbaine n'était pas constituée de « déracinés permanents » (p. 24) ; il s'agissait d'une population stable, se reproduisant, enracinée dans la ville et capable de pourvoir à ses propres besoins. C. Courrier remet donc en cause le cliché d'une masse informe et inculte, d'une foule qui se serait laissé brider tant qu'elle avait accès au pain et aux jeux.

La deuxième partie de l'ouvrage est consacrée à la notion de *plebs media*. D'une analyse minutieuse qui vise à la définir et à en tracer l'origine, il ressort que ce groupe dit « moyen » est une élite qui, bien qu'appartenant à la plèbe, met néanmoins tout en œuvre pour se démarquer de ses strates les plus basses, de ceux que Paul Veyne appelle « les plébéiens tout court² ». Dans ce contexte, C. Courrier cherche à vérifier à quels autres groupes pourrait s'étendre la définition de cette *plebs media*. Le raisonnement exposé par l'auteur incite à la réflexion. La délimitation géographique de son étude (la ville de Rome) empêche évidemment d'y inclure les **augustales*, ces affranchis (souvent riches), absents de Rome, mais connus dans tout l'Empire, remplissant une fonction élitaires tout en appartenant au monde servile, et qui ne pouvaient participer au *cursus honorum* officiel. Mais son angle d'attaque se prêterait parfaitement à analyser le statut particulier de

ce groupe hybride, ces derniers vivant en effet à l'intersection de deux univers. Leur milieu « incomplètement plébéen, imparfaitement aristocratique » (p. 16) constituait en outre une passerelle idéologique, culturelle et économique entre les *ordines* locaux et la « plèbe moyenne ».

La troisième partie met en avant les répercussions politiques de ces constatations et s'inscrit en faux contre l'image d'une plèbe passive. Sont décrites ici les modalités d'une identité culturelle plébéenne qui évolue au gré d'actions collectives et en fonction d'intérêts communs. Le monde de la boutique forme une toile de fond pendant les deux derniers siècles de la République. Durant le premier siècle de l'époque impériale, les plébéens rencontrent l'empereur au moment des jeux et des spectacles. La *plebs* entretient une relation étroite avec la *domus Augusta*, intériorise la notion de succession et prend une part active à son déroulement. Reste la question de savoir si ce modèle vaut également pour les empereurs ultérieurs qui séjournaient de moins en moins à Rome et finirent même par ne plus y résider du tout. Comment la plèbe urbaine s'est-elle adaptée à cette évolution, lorsque s'est éclipcé ce lien privilégié qui l'attachait à l'empereur ? La délimitation chronologique de l'ouvrage permet à l'auteur d'esquiver la question. Dans cette troisième partie qui peut se lire indépendamment des autres, la notion de « culture » s'efface au profit de la mise en exergue d'une plèbe qui s'émancipe comme entité et qui assume pleinement sa place sur la scène politique.

En analysant l'applicabilité de la notion de « culture », C. Courier aborde de nombreux sujets sans pour autant perdre de vue son objectif qui est de vérifier si la *plebs* de Rome était une masse indifférenciée ou si s'exprimait en elle un monde à part entière. Une subdivision fondamentale de la plèbe à Rome assigne au sommet la *plebs media*, une élite pseudo-aristocratique (« infra-équestre »), consciente de la position par laquelle elle se distingue. Ensuite se manifeste une strate moyenne qu'il faut se garder d'assimiler à un *Lumpenproletariat* et qui correspond à la *plebs frumentaria* – ce sont les Romains « tout court » de P. Veyne. La couche la plus basse était constituée de nouveaux immigrés.

Une importante partie de la plèbe de Rome était attachée à la ville et y était bien enracinée. Ce groupe se caractérise par une forte stabilité démographique qui garantit une continuité générationnelle (et par conséquent l'héritage de patrimoines). Il est question ici d'acteurs rationnels, conscients du rôle qu'ils jouent et de la position qu'ils occupent et dont les actes s'inscrivent dans la logique de l'intérêt du groupe. Le dessein général de la troisième partie, à savoir vérifier si les actions collectives suscitaient ou non une prise de conscience d'appartenance à la plèbe, un « *Wir-Bewusstsein* » (p. 435 ; la notion est donnée sans qu'aucune référence soit précisée et manque dans l'index), suggère par ailleurs que C. Courier emprunte une part de son argumentation à la pensée marxiste, se référant en particulier aux notions de « classe en soi » et de « classe pour soi »³.

C. Courier a réussi de façon convaincante à atteindre l'objectif qu'il s'était donné. Son point de départ est une question primordiale : il insiste sur l'importance d'écarter résolument l'image d'une plèbe assimilée à une masse homogène telle que la représentent les sources littéraires. Pour ce faire, l'auteur adopte un outillage conceptuel sociologique bien circonscrit afin de pouvoir examiner la position socio-économique et culturelle des groupes sociaux de l'ancienne Rome. Son mérite est d'associer cette démarche méthodologique à une description minutieuse et concrète de la vie quotidienne à Rome, qu'il arrive à évoquer de façon presque palpable.

Si C. Courier prouve par son exposé les mérites de sa conceptualisation sociologique, l'on peut regretter qu'il laisse dans l'ombre certains aspects qui mériteraient d'être étudiés de plus près. Ainsi le « comportement mimétique » de la plèbe par rapport aux usages de l'élite est-il loin d'être innocent. Se définir soi-même en termes qui se rapportent à autrui et adopter les us et coutumes d'un groupe social supérieur sont les constituants prototypiques d'un discours du pouvoir⁴, mais l'auteur ne s'y arrête pas. Attenant à cette question, un commentaire sur une possible manipulation démagogique de la plèbe serait également à examiner, y compris dans le cadre de l'image (trop ?) positive esquissée dans le chapitre 7.

En guise de conclusion remarquons que l'ouvrage, pour être volumineux, n'en est pas moins fort lisible. L'auteur pose dans un premier temps les questions qui jalonnent sa recherche, y répond dans la foulée et démontre dans un second temps le cheminement qui l'a mené à ces réponses. Il en résulte une structure limpide et un texte attrayant pour ce livre fort bien documenté et copieusement annoté qui fera référence. Le lecteur appréciera l'aisance avec laquelle C. Courrier manie tout à la fois une quantité de sources primaires à la typologie variée et une littérature secondaire particulièrement étendue. L'auteur n'hésite pas à s'engager dans de judicieuses digressions en linguistique historique, archéologie, prosodie ou métrique et engage un dialogue fertile avec les ouvrages de ses aînés (en particulier ceux de P. Veyne). Le travail effectué, impressionnant par son érudition, présente des résultats dont l'argumentation serrée allie nuance et esprit novateur.

LINDSEY VANDEVOORDE

1 - Zvi YAVETZ, *La plèbe et le prince. Foule et vie politique sous le haut-empire romain*, trad. par M. Sissung, Paris, La Découverte, [1969] 1984.

2 - Paul VEYNE, *L'Empire gréco-romain*, Paris, Éd. du Seuil, 2005, p. 122.

3 - Karl MARX, *Misère de la philosophie. Réponse à la Philosophie de la misère de M. Proudhon*, Paris, A. Franck, 1847, p. 176 : « Ainsi cette masse est déjà une classe vis-à-vis du capital, mais pas encore pour elle-même. » Voir aussi Karl Marx et Friedrich Engels, *Manifeste du Parti communiste* (1848).

4 - PIERRE BOURDIEU, *Le sens pratique*, Paris, Éd. de Minuit, 1980, p. 209-231, en particulier p. 219. Une violence symbolique est exercée sur ceux qui ne sont pas à même de prendre la parole, ceux qui n'arrivent à se concevoir que dans les mots et les discours d'autrui.

Nicolas Tran

Dominus tabernae. *Le statut de travail des artisans et des commerçants de l'Occident romain (1^{er} siècle av. J.-C.-III^e siècle ap. J.-C.)*

Rome, École française de Rome, 2013, 416 p.

documents, Nicolas Tran reprend et approfondit ces thèmes essentiels pour comprendre le travail artisanal et commerçant dans le monde romain, qui était déjà au cœur de ses recherches antérieures.

À partir d'un riche corpus de sources de différentes natures – juridiques et épigraphiques essentiellement, mais aussi littéraires, archéologiques et iconographiques –, ce travail développe avec cohérence et finesse des concepts clés, qui donnent le titre à chaque chapitre. Après une introduction qui aborde des questions méthodologiques et des concepts généraux d'histoire économique, la première partie propose une définition des entreprises romaines, à travers l'étude des figures professionnelles et des structures (*tabernae*, *officinae*) qui peuvent être comparées avec la notion moderne d'entreprise, sans y être toutefois assimilées.

Ces chapitres parviennent à dégager le rôle clé de l'*institor* et du *redemptor*, une figure de gérant que certaines prérogatives rapprochent de l'entrepreneur moderne, mais aussi la particularité des *tabernae instructae*, des espaces qui pourraient être considérés comme des sortes d'entreprises. En effet, cette expression désigne à la fois les outils de production, les matières premières et les lieux de production et de stockage, ainsi que la force de travail, comprenant à Rome les travailleurs libres, les esclaves et les animaux.

L'analyse prend ensuite en compte la culture professionnelle des artisans et des commerçants romains et le caractère urbain des métiers considérés. Des pages tout particulièrement réussies sont consacrées à la notion d'apprentissage, qui est le moyen privilégié de la formation des savoirs spécialisés de l'artisan romain, fondement de sa qualification professionnelle et de sa reconnaissance sociale. L'objet de cette transmission est un véritable savoir, la *doctrina*, gage de la considération sociale de l'artisan et avantage économique certain qui réside dans l'œuvre accomplie par le jeune apprenti ou dans la valeur accrue de l'esclave bien formé. Plus généralement, la chaîne de l'apprentissage a pour but de projeter sur les générations postérieures le modèle même de l'organisation et de la production du

Statut, métiers, représentations sociales et individuelles : à partir d'un vaste corpus de